Document generated on 07/19/2025 2:18 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Troy de Wolfgang Petersen

Raphaël Chavez

Volume 22, Number 3, Summer 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26483ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chavez, R. (2004). Review of [*Troy* de Wolfgang Petersen]. *Ciné-Bulles*, *22*(3), 58–59.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

les médecins, eux, comparent son état à celui d'un alcoolique en phase terminale. Gagnant quelque 30 livres en un mois, Spurlock portera à même son corps le fardeau de la preuve.

Devant pareil film, la tentation est forte de dénoncer à notre tour les dangers de la malbouffe au lieu de s'attarder au film. Vrai, l'enquête de son auteur lui permet de parcourir, dans le décor états-unien, une véritable « route du fast-food » qui l'emmènera autant dans les écoles (dont les menus laissent amplement à désirer) que dans les villes où l'obésité a pris des proportions endémiques. À l'amateur de documentaires, cependant, le film inspire des questions différentes, à savoir si le genre de masochisme héroïque auquel se livre Morgan Spurlock ne serait pas une sorte de « dernier recours » qui compenserait avec la disparition, sur les chaînes de télé, du reportage d'enquête.

C'est que la forme offerte par Spurlock s'avère bien plus divertissante et s'inscrit avec aisance dans les recettes hollywoodiennes les mieux éprouvées. En effet, Spurlock s'y présente comme le héros d'un combat à finir envers un géant à la fois omniprésent (par l'omniprésence des chaînes de fast-food) et invisible (par le refus de leurs représentants de lui parler). Pendant ce temps, médecins et petite amie deviennent ce que le faire-valoir est au héros hollywoodien : des regards dirigés, inquiets, sur la panse du héros, l'exhortant plus d'une fois, face aux chiffres qui témoignent de sa santé vacillante, à abandonner le projet. Mais Spurlock ira jusqu'au bout, angoissé mais ultimement imbu par l'urgence d'un travail à finir, même s'il en sort meurtri. Une odyssée, en quelque sorte...

Alors le souvenir d'une bande de trublions décérébrés, qui avaient nourri le rire gras de l'auditoire de MTV (et celle de leur film), en se livrant à quantité de cascades dégoûtantes, nous revient à l'esprit. Sous l'égide d'un certain Johnny Knoxville, la troupe de Jackass prouvait empiriquement qu'il est risqué, douloureux ou vomitif de se traîner torse nu sur un plancher recouvert de trappes à souris, de s'envoyer du wasabi dans le nez, ou d'ingérer des cornets de glace arrosés d'urine. Mais au-delà du grotesque, Jackass avait aussi sa vocation informative, voire politique et subversive lorsque l'un d'eux acceptait d'attraper en plein ventre une balle de caoutchouc émise par le type d'armes à « impact réduit » qu'utilisent les policiers pour mater les foules qui, de Seattle à Québec, manifestaient contre les réunions closes des riches et puissants de ce monde. Ce faisant, entre le divertissement débile, qui distille de l'information de première main, et le documentaire semi-sérieux, qui se structure comme un divertissement hollywoodien, il est bien difficile de savoir lequel des deux est le plus indispensable. Le masochisme héroïque ou simplement bébête seraient-ils désormais les derniers recours du documentaire engagé? ■

Troy

de Wolfgang Petersen

par Raphaël Chavez

La guerre de Troie débute par une promesse de plaisir. Lorsque son jugement est sollicité par les déesses Athéna, Aphrodite et Héra, afin de déterminer laquelle est la plus jolie, Alexandre Pâris opte pour Aphrodite, non pas pour son apparence majestueuse, mais pour sa promesse de lui offrir l'amour d'Hélène, dont la beauté surpasse celle de toutes les humaines. Ainsi, Pâris cautionne le regard de la déesse de l'amour comme étant une promesse de volupté. On sait les conséquences du geste ou plutôt une grande majorité d'entre nous croient maintenant connaître la suite grâce à **Troy**, de Wolfgang Petersen.

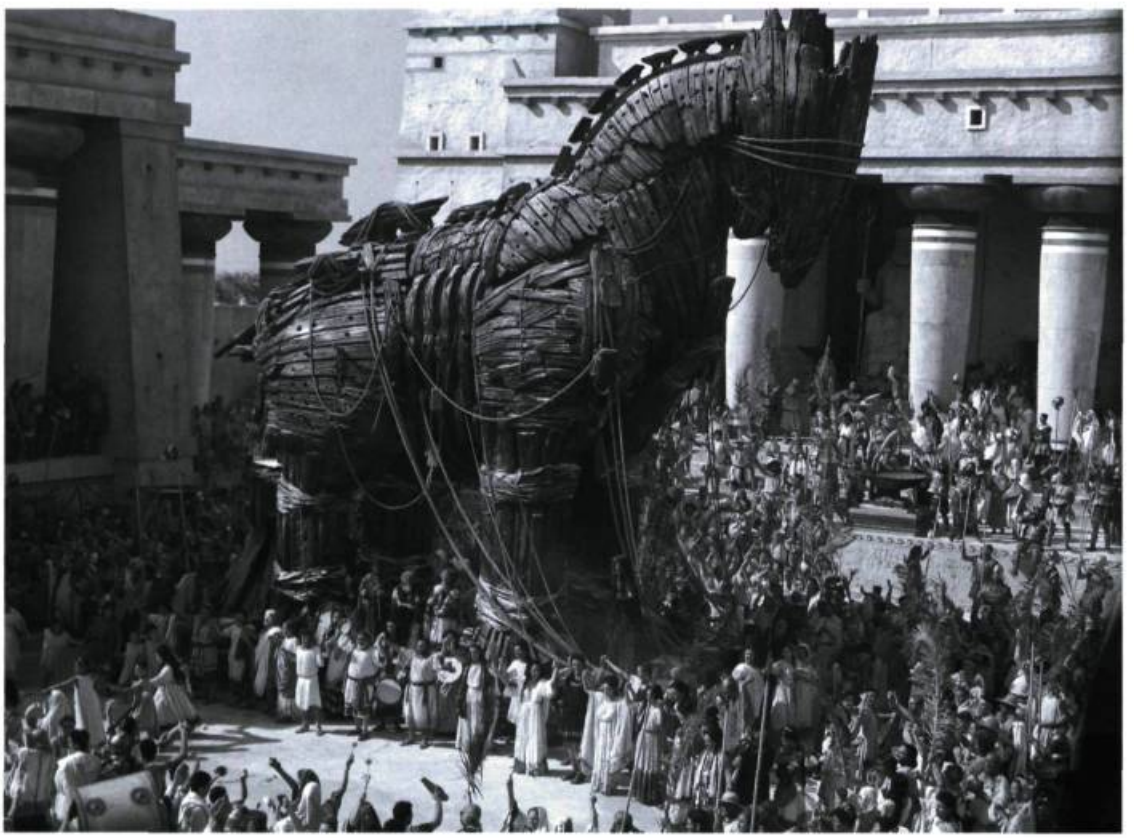
Déplorer la disparition des Dieux, vanter l'absence de manichéisme, persifler contre les nombreuses entorses par rapport à ***L'Iliade*** — la contraction temporelle, par exemple, d'un siège qui s'étend, dans l'œuvre de Homère, sur des années —, tout cela revient à parler de l'œuvre littéraire à travers le film. Entreprise vaine puisque **Troy**, à l'image de la croyance populaire, constitue un amalgame d'épisodes de ***L'Iliade***, de ***L'Odyssée*** et de ***L'Enéide*** (de Virgile). Collages, ré-appropriations et détournements donc, ce qui, en soi, n'est pas une mauvaise chose.

Le film de Wolfgang Petersen ne possède pas ce sentiment épique propre à ces aventures que,

depuis ***L'Iliade***, l'on qualifie du nom de son auteur. Pourtant, Dieu sait — sans mauvais jeu de mots — à quel point l'olympe hollywoodien se veut un terreau fertile de divinités mégalomanes et « homériques ». Ces « stars », que demandent-elles d'autres, et qu'attendons-nous d'autre d'elles, si ce n'est d'être fantasmées en héros immuables? D'autre part, dans **Enemy Mine** et **Air Force One**, Petersen présente des personnages confrontés à des situations extrêmes où l'éloignement, la confusion et l'errance les font douter de leurs valeurs profondes. Achille suit un tant soit peu le même parcours : vaillant guerrier venu récolter la gloire par les armes, il apprend à son corps défendant l'ambivalence de la vie. Sa force ne lui sera d'aucun secours dans ce combat contre lui-même qu'incarne son hésitation entre le bien — l'amour, fonder une famille, l'empathie — et le mal — soif de vengeance, irrespect des traditions, mourir jeune, mais immortel. Cette prétendue soif de pérennité qui devrait obséder Achille se disperse toutefois quelque part entre deux coups mortels assénés par le héros, glaive dans la gorge et pattes dans les airs, « move de gamers » davantage susceptible à faire la pluie et le beau temps d'un jeu de console qu'à graver notre mémoire. Or, c'est ainsi que se déroule l'ensemble du film : de petits coups d'éclats bien mijotés mais décevants si l'on se prend à songer à ce qu'aurait pu être une lecture sublimant ***L'Iliade***.

Ce dont **Troy** se rend surtout coupable est donc l'absence totale d'hiératisme. Regardons de plus près **L'Évangile selon Saint-Mathieu** (1964) de Pasolini, exemple fabuleux, s'il en est, d'une relecture d'un texte canonique. Les postures des personnages oscillent impudemment entre un aplomb de voyous de quartiers sordides et des attitudes de ravissement.

Le jugement de Pâris ayant comme objet le goût et le regard; Wolgang Petersen, avec son **Troy**, disposait d'excellentes conditions afin d'entamer une réflexion sur le jeu des regards auquel le dispositif cinématographique convie le spectateur et sur l'implication au niveau moral de cette « promesse de plaisir » voyeuriste. Il nous a plutôt servi une version bronzée d'un thème — le choc au contact de « l'autre » — qu'il a su traiter auparavant avec un peu moins de superficialité. ■



Troy de Wolgang Peterson

Troy

35 mm / coul. / 163 min / 2004 / fict. / États-Unis

Réal. *: Wolfgang Petersen*
Scén. *: David Benioff*
Image *: Roger Pratt*
Son *: Nigel Bennett*
Mus. *: James Horner*
Mont. *: Peter Honess*
Prod. *: Winston Azzopardi, Wolfgang Petersen, Diana Rathbun et Colin Wilson*
Dist. *: Warner Bros*
Int. *: Brad Pitt, Eric Bana, Orlando Bloom, Brian Cox, Sean Bean, Diane Kruger, Peter O'Toole*